

Le Conscrit : [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **12 (1874)**

Heft 24

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182815>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le Conscrit.

II.

Un geste impérieux de l'index au bout de son bras tendu vers les fenêtres de la salle vint renforcer son commandement.

— Mais je...

— Silence!

— Je ne...

— Taisez-vous, vous dis-je, quand vous parlez à un supérieur, ou la prison est là; la voyez-vous? Et il s'éloigna mar-mottant: O quelles gens! quelles gens! pauvre armée, pauvre Italie!

— Caporal, cria timidement le conscrit.

Le caporal se retourna, lui montrant de nouveau la prison et lui lançant un regard terrible.

— Je voudrais vous demander quelque chose.

L'accent était à la fois si timide et si soumis qu'il fallait bien le laisser parler.

— Que voulez-vous?

— Je voudrais demander si, dans ce régiment, il y a un officier de mon pays; il doit y être, mais je ne sais pas s'il y est...

— De votre pays? Si, dans votre pays, ils sont tous de votre calibre, il est à désirer qu'il n'y en ait pas d'autre que vous au régiment. Et, haussant les épaules, il s'en alla.

« Quelles manières, » murmura tristement le conscrit en le regardant s'éloigner; « et pourtant on m'a dit qu'il y est, » ajouta-t-il en se rasseyant. « Mais pourquoi nous brutaliser de cette façon? qu'est-ce qu'ils ont contre nous? Que sommes-nous donc? sommes-nous des chiens? Et cinq ans à faire cette vie! Oh! c'est trop, c'est trop! » et se couvrant la figure de ses deux mains, il se mit à penser à sa famille: « S'ils me voyaient en cet état, disait-il en son cœur, — pauvres gens! » — De sonores éclats de rire partis du fond de la cour le firent ressauter. Il leva les yeux et vit trois soldats de garde qui l'examinaient en riant et en discutant entre eux.

— Quel merle! s'écrièrent-ils à l'unisson.

— Il est amoureux.

— Il pense à sa belle.

— Où l'as-tu laissée, ta belle, dis?

— La pauvrette, à cette heure, elle aura bien trouvé moyen de se consoler.

— Regarde, regarde quels yeux il nous fait!

Puis du ton nasillard d'un prêtre qui chante la messe, ils redirent en chœur: — Oh! quel merle!

Le pauvre garçon pâlit; il était blessé au vif, et, ne pouvant plus se contenir, il se leva...

« Qui est cet amoureux? » dit en lui-même l'officier de garde paraissant à la fenêtre son journal à la main.

Les trois soldats l'apercevant décampèrent sans tambour ni trompette. Le conscrit leva son visage bouleversé vers la croisée, et regarda l'officier, qui à son tour se mit à le considérer, puis le voyant d'abord donner des marques d'attention, puis de surprise, et enfin de contentement, sans jamais le perdre de vue, il se dit: « Qui peut bien être cet original? » Et descendant à la cour, il alla se planter devant lui:

— Qu'avez-vous donc à rire et à vous frotter les mains? demanda-t-il d'un ton sévère.

Le soldat, un peu honteux, continuait à sourire.

— Mais, savez-vous que vous êtes un imbécile d'un nouveau genre?... Je vous demande de quoi vous riez?

— Voici, répondit le conscrit en baissant les yeux et en tordant de ses deux mains un pan de sa capote, je savais que vous étiez ici dans ce régiment, et on m'y a envoyé moi aussi; monsieur ne se souvient pas de moi, mais oui bien moi de lui; il y a trois ans que monsieur est parti et je le connaissais; et je connais aussi sa famille, mais eux ne me connaissent pas; nous étions voisins; le matin, je voyais passer monsieur allant à la chasse, enfin, quoi, nous sommes du même pays.

— Ah! maintenant je comprends, répliqua l'officier en le regardant attentivement pour se le remettre en mémoire.

— Je savais que vous étiez parti pour devenir officier et que vous étiez entré au collège militaire, et puis vous n'êtes plus revenu, et, pendant ce temps, on a refait la façade de la cathédrale, et sur la place il y a un grand café (regardant autour de lui) presque aussi grand que la moitié de cette cour, et il est toujours plein de monde.

— Attends, attends; je me souviens, tu te nommes Renzo, n'est-il pas vrai?

— C'est cela!

— Tu demeurais hors de la ville dans une maisonnette près de l'église, il me semble.

— Mon Dieu, oui! dans la petite maison hors de la ville.

Et le pauvre garçon ne se sentait pas d'aise.

— Je m'en souviens très bien. Mais, dis-moi, comment cela te plaît-il de faire le soldat?

Le conscrit changea soudainement de visage, baissa les yeux et se tut.

— Pourquoi n'es-tu pas allé te promener avec tes camarades?

Renzo ne répondit pas, et se mit à regarder ses ongles comme réfléchissant à ce qu'il avait à dire. Mais son âme se lisait dans ses yeux.

L'officier comprit, et d'une voix affable qui descendit jusqu'au plus profond de son cœur:

— Qu'as-tu? lui demanda-t-il.

Alors sa langue se délia, et, s'animant par degrés, il commença d'une voix émue:

— J'ai... écoutez, mon lieutenant, j'ai que... je ne sais pas moi-même ce que j'ai: mais on nous traite ici d'une façon qui déplaît, voilà. Quand on demande une chose, on ne vous répond pas, ou bien on vous dit des paroles offensantes, et il faut se taire, sinon la prison est là, la voilà, fit-il en imitant le geste du caporal. Je le sais bien, moi, que nous ne savons pas nous habiller, ni faire les soldats; mais est-ce notre faute, à nous; il n'y a que deux jours que nous sommes ici; y pouvons-nous quelque chose? On sait bien que nous sommes venus pour apprendre, et on devrait, il me semble qu'on devrait avoir un peu de patience avec nous. Et on se moque de nous devant les gens, et on nous met la main dessus, et on nous donne des bourrades, qu'il faut supporter pendant que les autres rient. Je ne comprends pas, moi, pourquoi on nous maltraite ainsi; j'étais venu volontiers faire le soldat, je me disais: Je ferai mon devoir, mes supérieurs m'aimeront, mais à présent que je vois... Peut-être qu'une fois habitué on n'y prend plus garde, mais ça fait mal de se voir traiter de cette manière. A la maison, nous vivions en famille, tout le monde nous aimait; ici, au contraire... on se moque même des nôtres; patience pour nous..., mais... ça fait de la peine... voilà... cela fait trop de peine.

(A suivre.)

Le *Journal des Etrangers*, qui paraît à Genève, depuis 8 ans, entre dans une nouvelle phase et devient semi-politique. — Outre ses excellentes listes des voyageurs et les précieux renseignements qu'il contient, le *Journal des Etrangers* se place, par le choix de ses nouveaux collaborateurs et correspondants, au premier rang des organes de la presse suisse. Nous le recommandons surtout aux grands et nombreux établissements visités par les étrangers; leurs hôtes y trouveront sous une forme résumée tous les documents qui peuvent intéresser le touriste.

AVIS

En liquidation, au prix d e revient, un solde de 30,000 cigares Grandson et Vevey, de 1^{re} qualité et bien secs; plus, quelques milliers de cigares en caissons.

Au magasin Monnet, rue Pépinet.

L. MONNET.